

Jaurès et Olivier Dassault

Gilles Candar*

* Professeur d'histoire en
classes préparatoires au lycée
Montesquieu (Le Mans),
président de la Société d'études
jaurésiennes

« Vanité des vanités... tout est vanité », dit l'Ecclésiaste, « sagesse et science ne sont que poursuite du vent »... C'est sans doute ce qu'il faut se dire après avoir lu les consternants propos tenus par Olivier Dassault sur Jean Jaurès et les patrons¹. Il est bien sûr évident que Jean Jaurès n'a jamais dit que « la classe dirigeante est une classe courageuse et qu'il faut lui donner une rémunération incitative et liée aux conditions de performance », ne serait-ce que parce que notre orateur philosophe usait d'une meilleure langue et qu'il ne jargonait pas ainsi ! On devine l'inspiration du député UMP de l'Oise : ce faux patronal, élaboré voici une quarantaine d'années dans des milieux patronaux, vraisemblablement dans l'entourage de Gustave Deleau, responsable de la CGPME et futur parlementaire européen RPR (1979-1984)². Ce faux a maintes fois été signalé, dans la presse ou sur internet, mais légendes, rumeurs et mensonges ont la vie dure.

L'essentiel bien sûr est de revenir à ce que pouvait penser Jean Jaurès des patrons et du patronat, qui n'a rien à voir avec ce que dit Olivier Dassault, et aussi de se demander si cette pensée présente pour nous quelque intérêt et actualité. Dans l'article qui sert de support, de point de départ au travestissement patronal, et que la Fondation a récemment à nouveau publié, Jean Jaurès écrit quelque chose qu'il pensera toute sa vie, qui est en effet le principe même de son engagement politique : « ce n'est pas avec les sentiments de colère ou de convoitise que les hommes devraient se regarder les uns et les autres, mais avec une sorte de pitié réciproque qui serait peut-être le prélude de la justice. Ce n'est pas une œuvre de haine, ce n'est pas une œuvre de classe que le socialisme entreprend en proposant aux hommes une autre organisation

1. Entretien avec Jean-Michel Apathie, RTL, 27 mars 2009.

2. Cf. Gilles Candar, *Jaurès et les patrons*, Notes de la Fondation Jean-Jaurès, 2008.

du travail : c'est une œuvre humaine, qui profitera aussi bien en définitive à la bourgeoisie qu'au peuple³ ». La clef est là : Jean Jaurès mettra toujours en garde contre les formules simplistes, telle « placer au-dessus ce qui est en-dessous », qui réduirait le socialisme à une simple protestation sociale des classes dominées. Il pense davantage, il vise plus haut et plus loin. Il ne cherche pas à régler des comptes, à inspirer une éventuelle revanche, il cherche à fonder l'humanité, qui existe à peine, comme il l'indique parfois... Républicain, il a d'abord cherché à faire vivre l'ancienne promesse d'émancipation du programme révolutionnaire, à instituer la liberté, l'égalité, la fraternité. Il a pris la mesure des résistances, des égoïsmes individuels et sociaux, et il a conclu que l'ordre actuel des sociétés était contraire « à l'équité et au bon sens ».

Dans un texte resté longtemps inédit, qui marque son adhésion aux principes socialistes, écrit une année seulement après « Les misères du patronat », il se montre très clair sur son analyse du mécanisme capitaliste, à l'origine de la division de la société et des affrontements de classes : « ceux qui travaillent, qui peinent, ne recueillent qu'une faible part des fruits de leur travail. Les entreprises industrielles, agricoles même, depuis le développement des moyens de transport et du machinisme, exigent des capitaux toujours plus vastes, et ces capitaux prélèvent sur les produits du travail une rémunération indéfinie, qui s'étend bien au-delà de la période nécessaire à leur amortissement. Par là le Capital devient une Puissance morte qui aspire au profit d'une classe privilégiée les forces vives des travailleurs. L'oisif vit sur le travail ; et je n'entends point par là que le capitaliste soit nécessairement un oisif : parfois, souvent même il est surchargé de besogne et de soucis : mais je veux dire que sa rémunération n'est point mesurée sur son travail et n'en est pas la suite. Ce n'est pas comme travailleur, s'il travaille, qu'il palpe des dividendes et des fermages, c'est comme oisif : et son travail n'est que l'imperceptible levure qui fait fermenter pour lui seul l'énorme pâte, alors que ceux qui la pétrissent, plus d'une fois n'ont pas de pain. [...] La richesse s'accroît sans se répandre, ou du moins sans se répandre en proportion de son accroissement ; il y a rupture d'équilibre entre la richesse d'ensemble des nations et la condition spéciale des travailleurs : et les sociétés actuelles sombrent tout à la fois sous le poids de leurs richesses maladroitement accumulées et sous le fardeau des misérables, comme un navire surchargé à l'avant de minerai, de métal, d'or, d'argent et d'esclaves s'engloutit à la première tempête.⁴ ». Citation

3. Jean Jaurès, « Les misères du patronat », *La Dépêche* (de Toulouse), 28 mai 1890.

4. Jean Jaurès, « La question sociale, l'injustice du capitalisme et la révolution religieuse » (été 1891), *Œuvres de Jean Jaurès*, tome 2, à paraître chez Fayard.

un peu longue, mais qui a le mérite de rappeler une vérité élémentaire : Jean Jaurès est contre le capitalisme, il ressent et analyse ce système comme injuste et destructeur, il souhaite lui substituer une société socialiste. Cela n'a sans doute pas toujours été le cas, mais, en gros, avec les nuances que toute étude sérieuse et scientifique se doit d'apporter, il en est ainsi à partir au moins du début des années 1890. Il ne changera pas sur ce point. Même en 1900, au plus fort de sa période de « défense républicaine » et d'alliance avec radicaux et modérés dans la bataille dreyfusienne, il rappelle que « la théorie fondamentale de la valeur et du surtravail⁵ » selon Karl Marx « résiste victorieusement » : « il est impossible que le capitaliste ne prenne pas son profit quelque part, il n'est pas fait de rien ; il ne peut évidemment procéder que de ce que le travailleur introduit de travail non payé dans la marchandise ». Ce qui ne l'empêche pas de conclure (encore une fois Jean Jaurès évolue, réfléchit, s'adapte, mais il est aussi l'homme des continuités fortes) : « nous voulons la révolution, mais nous ne voulons pas la haine éternelle »...

Révolution ne signifie pas pour Jean Jaurès absence de contacts, de rencontres, de collaborations et d'ententes entre classes. Il développe souvent au contraire, par exemple au cours de cette conférence sur Eduard Bernstein, mais aussi dans *L'Armée nouvelle*, l'idée que si la lutte des classes est nécessaire et salutaire, il ne faut pas l'imaginer comme menant toujours et systématiquement à un affrontement bloc contre bloc. Une éducation est indispensable, le changement se prépare et s'invente progressivement, et Jean Jaurès souhaite développer le maximum de possibilités pour permettre à la nouvelle société d'émerger de manière progressive et pacifique. Il n'envisage pas la disparition de la bourgeoisie, mais son intégration au sein d'une nouvelle organisation des rapports sociaux, fondée sur la propriété collective, et il compte particulièrement sur l'État, davantage vu comme reflétant un rapport de forces que comme un instrument de domination de classe. Sur ce point, incontestablement, Jean Jaurès participe de la révision du marxisme. Vieux débats diront certains...

Au fait, voulons-nous toujours la révolution ? Le terme a disparu des déclarations de principes du Parti socialiste. D'autres partis de gauche l'emploient encore, mais moins que jadis ou naguère. Même l'extrême-gauche tend à se débarrasser de cette étiquette incommode. Certains jugeront un peu facile ou maniaque de se référer encore à Jean Jaurès sur ce sujet, mais il me semble que lui-même avait envisagé qu'il en serait peut-être ainsi un jour lorsqu'il prévenait « la justice est pour nous inséparable de la liberté » ou encore : « Plutôt la solitude avec tous ses périls que la

5. Jean Jaurès, « Bernstein et l'évolution de la méthode socialiste », conférence du 10 février 1900. Cf. Emmanuel Jousse, *Réviser le marxisme ?*, Paris, Fondation Jean Jaurès-L'Harmattan, 2008.

contrainte sociale : plutôt l'anarchie que le despotisme quel qu'il soit !⁶ ». Les avatars des révolutions du XX^e siècle, notamment celles qui se sont placées sous l'égide du marxisme-léninisme, ont dévalorisé, voire discrédité, le terme même de révolution. Mais ce changement est-il si important ? La ligne d'horizon demeure « l'humanité libre et puissante, l'humanité qui aura une conscience, une volonté et un cœur⁷ » comme s'efforce de le dire, avec les mots les plus simples possibles, Jean Jaurès lorsqu'il s'adresse au prolétariat militant d'Argentine. Au sein de cette humanité, quelles que soient les formes précises de la propriété comme de l'organisation du travail, si les principes de liberté, d'égalité et de fraternité sont déterminants, il n'en restera pas moins, en tout cas pour une fort longue période historique, des différences de responsabilités, de missions, d'emplois. Quand il réfléchit à « l'organisation socialiste de l'avenir » (dans *La Revue socialiste*, en 1895 et 1896), Jean Jaurès n'en disconvient pas et donne même plusieurs exemples des diversités attendues. Il ne rentre pas dans le détail des rémunérations à prévoir, ce qu'ont fait parfois d'autres socialistes... Mais, pour répondre à Olivier Dassault, est-il nécessaire d'aller jusqu'au socialisme ? Un peu de bon sens, un peu d'esprit républicain, civique, laïque, voire si l'on préfère religieux (pensons aux différentes encycliques sociales de l'Église catholique) peuvent suffire : faisons un effort et rapprochons-nous des grands capitaines d'industrie et de finances américains du siècle précédent pour nous situer sur un terrain sans doute encore plus compréhensible pour Dassault. On cite souvent alors le banquier Morgan, ou l'industriel Henri Ford, qui préconisaient un rapport de 1 à 20 entre le niveau supérieur et le niveau moyen des rémunérations, ou 1 à 40 entre le sommet et le plus bas⁸. Eh bien, Jean Jaurès, qui avait le sens des transactions et des compromis nécessaires, ne nous désavouerait pas de nous entendre sur cette base avec Olivier Dassault.

6. Jean Jaurès, « L'État socialiste et les fonctionnaires », *La Revue socialiste*, avril 1895.

7. Jean Jaurès, « Civilisation et socialisme », conférence du 5 octobre 1911, Buenos Aires, reprise dans *Laïcité et République sociale*, Paris, Le Cherche-Midi, 2005.

8. Voir par exemple Jean Gardey, *Pour en finir avec les inégalités*, Paris, Mango, 2006.